

**Notes de la rencontre des responsables de Communion et Libération
avec Davide Prospero et Francesco Cassese
sur la lettre du pape François à l'ensemble du mouvement
Milan et par visioconférence depuis l'Italie et le monde entier, 20 février 2024**

Francesco Cassese. Aujourd'hui, nous sommes réunis avec les membres de la Diaconie de la Lombardie ici présents et les responsables du mouvement en Italie et dans le monde entier par visioconférence pour mieux comprendre le sens et le contenu de la lettre que le pape François a envoyée à Davide et à l'ensemble du mouvement le 30 janvier dernier.

Il nous a semblé important d'organiser cette rencontre pour deux raisons principales : d'une part, à cause de l'importance et de la valeur de cette lettre pour notre histoire, qui nous incitent à ne pas courir le risque de la sous-estimer ; d'autre part, pour tenter d'aborder ensemble les nombreuses questions qui sont nées après la réaction positive que nous avons tous ressentie à la réception et à la lecture de cette lettre.

Nous avons demandé à Davide de nous aider à explorer cette lettre ensemble. Chacun d'entre nous aura ensuite la responsabilité de communiquer à nos communautés ce qui en ressortira.

Pour préparer la rencontre de ce soir, nous sommes partis d'un dialogue entre responsables qui a eu lieu la semaine dernière, ainsi que des nombreuses contributions et questions que nous avons reçues et pour lesquelles nous vous remercions. C'est le premier signe de la responsabilité que nous portons ensemble. Je suis le porte-parole de ce dialogue.

Je tiens à dire que cette lettre nous concerne tous, personne ne doit se sentir exclu car, d'une part, comme le dit saint Paul, nous sommes membres les uns des autres, et d'autre part, nous croyons et sommes convaincus qu'il y a dans cette lettre une invitation à un pas de conscience pour l'ensemble du mouvement.

Comme vous le savez, cette lettre fait suite à l'audience que Davide et monseigneur Santoro ont eue avec le Saint-Père le 15 janvier dernier. Je commence donc par te demander de nous raconter cette rencontre.

Davide Prospero. Tout d'abord, je vous remercie pour les nombreuses contributions que vous avez envoyées, car c'est le signe qu'il y a une certaine sensibilité parmi nous et je pense que c'est un facteur très important.

Je me souviens (nous nous en souvenons tous) de la fameuse rencontre à Rome, le dimanche des Rameaux 1975, lorsque don Giussani entendit Paul VI lui dire dans la sacristie : « Courage ! Courage à vous et à vos jeunes, parce que vous êtes sur le bon chemin » (A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 515). À ce moment-là, il a pensé au fait que l'archevêque Montini lui avait dit quelque chose de semblable à la fin des années 1950, face au résultat positif de la « Mission dans la ville » dans laquelle Giussani avait impliqué tout le mouvement de CL-Lycée : « Je ne comprends pas vos idées et vos méthodes, mais je vois les fruits et je vous dis : continuez comme ça » (*ibidem*, p. 217). Cette expression, « continuez comme ça », a marqué tout notre chemin ; combien de fois don Giussani nous l'a répété !

Je crois qu'aujourd'hui nous sommes confrontés à un fait de la même ampleur, parce que cette lettre est une confirmation et une relance, exactement comme la formule de Montini. Et à l'époque, personne n'a songé à se mettre à protester devant le commentaire « je ne comprends pas vos méthodes », parce que l'accent était mis sur « je vois les fruits... continuez comme ça ».

Il est important que toutes les questions que nous nous posons soient de vraies questions, précisément pour avancer et nous aider à comprendre chaque passage du texte. D'ailleurs, don Giussani a également pris au sérieux la phrase « je ne comprends vos méthodes ».

Pour répondre à ta question, le 15 janvier dernier, monseigneur Santoro et moi-même avons exposé au Pape le chemin parcouru par la Fraternité et les *Memoires Domini* depuis l'audience du 15 octobre

2022 sur la place Saint-Pierre, la façon dont nous avons repris son discours et les étapes que nous avons franchies. Je dois dire que j'ai été positivement surpris de trouver le Pape très conscient et informé (beaucoup plus que je ne l'avais imaginé) du chemin que nous sommes en train de faire et du contenu que nous avons proposé, par exemple lors de la Journée de début d'année. C'est le signe qu'il nous suit de très près. Cela me donne un sentiment d'énorme gratitude, précisément à cause de la disproportion que je ressens : il est le chef suprême de toute l'Église et nous sommes un grain de sable. Pourtant, il a ce regard, cette amitié envers le mouvement. C'est vraiment la perception que j'ai eue.

Les termes de la lettre reflètent le contenu du dialogue que nous avons eu avec lui. Alors, faites confiance à la lettre, et non aux articles parus sur les blogs...

Cassese. Tout d'abord, je trouve dans la lettre des paroles d'encouragement et de réconfort pour les pas que nous sommes en train de faire. Comme tu l'as dit, cela nous remplit de gratitude et nous rend plus confiants dans la voie que nous empruntons. De même, nous sentons que notre responsabilité est fortement sollicitée. J'en viens donc à la première question que nous nous sommes posée pour cette rencontre : comment cette lettre interpelle-t-elle nos vies ?

Proserpi. Les paroles du Pape sont puissantes et denses, pleines de sens pour l'époque que nous vivons. J'espère donc que tous les liront avec attention, sans se contenter de s'en faire une idée générale, qu'elles seront comprises dans leurs différents accents et passages et accueillies ensuite avec un cœur disponible, afin de s'identifier au regard qu'il porte sur l'expérience de foi de chacun d'entre nous et de nos communautés. Il s'agit certainement d'un document très important, comme d'autres réalités ecclésiales l'ont également relevé. Nous avons voulu publier sur le site de CL la lettre que m'a envoyée Margaret Karram, présidente des *Focolari*, qui a considéré les paroles du Pape comme intéressantes et utiles pour elle-même.

La première réaction que j'ai eue a été naturellement celle d'une profonde gratitude pour le désir du Saint-Père de nous accompagner de si près. Cela ne nous était pas dû ; en tout cas pour moi, ce geste n'était absolument pas dû ! Même si c'est le 70^{ème} anniversaire du mouvement et l'anniversaire de la mort de Giussani (comme chaque année), une lettre si attentive et pleine de tendresse, et en même temps de profonde estime pour nos tentatives, est vraiment un grand cadeau. Elle envoie un signal clair de confirmation et de soutien, je dirais même d'amitié. C'est un signal qui nous donne du courage, afin de repartir humblement, malgré nos pas souvent hésitants, en sachant que nous allons dans la bonne direction.

C'est peut-être la chose la plus importante, plus décisive que tout autre approfondissement légitime et nécessaire que nous devons faire. La voie est la bonne. Cela nous relance dans notre responsabilité d'une façon que je qualifierais de radicale. Conscients de nos limites, de la petitesse à laquelle nous nous réduisons souvent, cette relance de la responsabilité ouvre à nouveau notre cœur et ne peut que nous faire désirer nous convertir encore plus, toujours, à chaque instant, comme nous nous le sommes toujours dit et comme Giussani nous l'a toujours dit depuis le début.

C'est là qu'intervient pour moi le thème de l'unité, qui est au cœur de la lettre. Le chemin, en effet, est précisément celui de l'unité, de la communion, d'abord avec le Pape et l'Église, ensuite avec la personne que l'Église reconnaît comme guide du mouvement.

S'il est vrai que l'unité découle d'un don, il est tout aussi vrai qu'un don sans adhésion, sans élan qui nous pousse à suivre de manière authentique, est un don gaspillé, pour soi-même et, en fin de compte, pour tous.

Par conséquent, non seulement cette lettre ne doit pas être sous-estimée, mais il est aussi très important que nous nous engageons les premiers, et que nous aidions ensuite tout le monde à le faire, pour bien comprendre le message, la provocation positive que le Pape nous lance en confirmant sa proximité et le fait que nous sommes sur la bonne voie.

Cassese. Le 15 octobre 2022, le Pape nous a dit que la potentialité de notre charisme est encore en grande partie à découvrir. Dans un passage de la lettre, il t'encourage à « continuer le travail entrepris qui vise à préserver une vision intégrale [du charisme] ». Que signifie « préserver une vision intégrale » ? De quoi avons-nous besoin pour ne pas retomber dans une vision partielle du charisme, que le Pape définit comme « unilatérale » ? Comment rester vigilants à cet égard ?

Prospéri. C'est précisément le chemin que nous essayons de parcourir ces derniers mois : avant tout, la reprise de ce que Giussani nous a proposé, une attention sur la mémoire du fondateur (pensons à la reprise du « *ParCours* » pour le travail de l'École de Communauté et de la Journée de début d'année), dans une confrontation avec les défis du contexte actuel. Comme je l'ai dit au début, le Pape était au courant de la proposition et du contenu de la Journée de début d'année ; c'est en référence à cela, en particulier, qu'il a souligné que nous sommes sur la bonne voie.

De même, la proposition éducative souligne l'importance de la présence dans ses dimensions fondamentales de culture, de charité et de mission (vous vous souviendrez que lors de l'audience du 15 octobre 2022, le Pape s'est également exprimé à ce sujet, parlant de notre histoire comme « extraordinaire histoire de charité, de culture et de mission »), jusqu'à la reprise du développement de la présence dans la reconnaissance de la valeur des œuvres et de l'entraide dans la recherche d'un jugement commun face aux défis qui affectent la société civile ; cela est vrai surtout pour les adultes, mais aussi pour nos jeunes, pour les réalités éducatives (CL-Lycée et CL-Étudiants). En effet, le thème de l'unité se joue dans toutes les dimensions et à tous les âges de la vie.

Ce travail, comme nous l'a dit le Pape le 15 octobre, implique une attitude du cœur : « L'homme humble, la femme humble a aussi à cœur l'avenir, pas seulement le passé, parce qu'ils savent regarder vers l'avant, ils savent regarder les bourgeons, avec la mémoire chargée de gratitude. L'humble engendre, l'humble invite et pousse vers ce que l'on ne connaît pas. Au lieu de cela, le superbe répète, se raidit [...], fait marche arrière et s'enferme dans sa répétition, se sent sûr de ce qu'il connaît et craint, craint toujours la nouveauté parce qu'il ne peut pas la contrôler, il se sent déstabilisé... pourquoi ? Parce qu'il a perdu la mémoire » (« Que brûle dans vos cœurs cette sainte inquiétude prophétique et missionnaire », francais.clonline.org, p. 14).

La vision intégrale du charisme, la découverte du charisme dans son ensemble, est l'objectif constant de notre chemin. Nous ne pouvons jamais affirmer : « C'est dans la poche, nous le possédons ». L'important est de marcher dans la bonne direction. La vision intégrale n'est pas un but atteint, mais une destination vers laquelle nous nous dirigeons. Elle nous a été donnée dès le départ comme un chemin à suivre, et non comme une définition à apprendre et à répéter. Je voudrais souligner ici que j'ai été frappé par le fait que, plutôt que de vouloir expliquer ce qu'est la vision intégrale (en énumérant les facteurs à garder à l'esprit ou à éliminer), le Pape nous dit quelle est la méthode pour y parvenir : suivre. C'est le sens fondamental de la deuxième partie de la lettre. La méthode consiste à suivre la voie maîtresse et la voie maîtresse est objectivement indiquée par celui qui guide.

Du reste, la conscience de l'ecclésialité fait partie de l'intégrité du charisme. En ce sens, chacun de nous peut vérifier quelle a été sa réaction face à cette lettre : une gratitude, « je veux comprendre ce qui est écrit, je demande ce que je ne comprends pas » ; ou une lamentation, du style « mais qu'est-ce qu'il a encore à dire ? Pourquoi est-ce qu'il revient toujours sur les mêmes choses ? ». Le charisme nous intéresse à l'intérieur du regard intégral de l'Église. Sans cela, on ne comprendrait pas don Giussani non plus.

Cassese. À propos de l'invitation à éviter l'unilatéralisme, certaines contributions évoquent la nécessité de mieux clarifier le sens des paroles que le Pape nous a adressées lors de l'audience du 15 octobre sur la place Saint-Pierre : que signifie la pluriformité dans l'unité ? Comment la pluriformité aide-t-elle l'unité ? On comprend qu'il existe toujours le risque d'utiliser le thème de la pluriformité pour affirmer sa propre mesure ou sensibilité, pour éviter de suivre. Peux-tu développer cette question, de manière positive ?

Prosperi. Une petite prémisse : la question ici est de savoir comment la pluriformité favorise l'unité, et non comment l'unité n'empêche pas la pluriformité ! Il y a un ordre de priorités et nous devons comprendre ce que cela signifie.

Comme nous l'avons lu dans le livret d'Assise de décembre, la communion entre nous n'est pas la béquille qui soutient notre expérience individuelle de la foi. Au contraire, c'est de notre communion que nous apprenons la clarté de vision, l'horizon large et total que le Christ introduit dans notre expérience humaine.

Il ne s'agit pas seulement de la façon dont nous voyons les choses. Cela a aussi des implications très pratiques. Je me souviens que les premières fois que j'ai assisté aux réunions des responsables, autour de don Giussani, il y avait des personnalités d'une grande profondeur et avec des tempéraments très forts, tous différents les uns des autres : Piccinini, Vittadini, Cesana, le père Giorgio Pontiggia, le père Negri, le père Baroncini, le père Pino, et ainsi de suite. Parfois, on arrivait à se lancer des piques (cela arrive encore aujourd'hui, avec ceux qui sont encore là !). Mais c'était clair que cet homme se réjouissait de maintenir ensemble cette diversité. Ce qui faisait l'unité, ce n'était pas que nous soyons tous alignés pour répéter le même refrain ; et si l'on disait quelque chose qui sortait des rails, on ne se faisait pas tirer dessus. Ce n'est pas cela qui fait l'unité !

La communion s'inscrit dans une diversité qui cependant (et je souligne cependant !) tend vers le même but, suit le même chemin ; l'autre devient donc indispensable pour nous, il devient important, fondamental, on découvre que Dieu nous l'a donné parce que sans lui, qui est si différent de nous, on n'arriverait pas à cette totalité que notre cœur désire. Sinon, on n'en aurait pas vraiment besoin ; peut-être en aurait-on besoin du point de vue de notre sérénité psychologique, pour nous sentir réconfortés, mais on n'en aurait pas besoin personnellement, pour grandir, pour devenir plus grands et donc plus sûrs de la présence du Christ. Comme le dit don Giussani, à travers tous les maîtres qui nous sont donnés, à la fin, sur ce chemin, on découvre qu'il n'y a qu'un seul Maître.

J'y reviendrai plus tard, mais j'anticipe ici un point fondamental : lorsque nous disons que nous devons reconnaître notre maître, ce que nous devons reconnaître, c'est qu'il n'y a qu'un seul Maître. Nous pourrions nous demander : sans don Giussani, cette clique de personnalités si différentes aurait-elle pu rester ensemble ? Je parle en connaissance de cause : certainement pas, pour deux raisons qui nous concernent nous aussi aujourd'hui, et pas seulement ceux qui ont vécu au contact de la personnalité de don Giussani.

La première raison est que nous n'avions pas décidé d'être là. Nous sommes devenus amis en étant là ; nous ne nous serions probablement même pas rencontrés si nous n'avions pas été appelés, convoqués par quelqu'un d'autre. Pourquoi Piccinini aurait-il connu Cesana ? Pourquoi seraient-ils devenus amis ? Parce qu'ils ont été choisis par quelqu'un d'autre (en l'occurrence don Giussani) et appelés ensemble. Pourquoi aurais-je connu Piccinini, Cesana, Giorgio, Giussani lui-même ? Et pourquoi serions-nous devenus amis ? Parce que nous avons tous été choisis par un Autre et appelés ensemble. La conscience de soi (au-delà de ce que l'on peut penser de ses propres qualités et limites) réside dans la réponse à cet appel. Cela nous met en relation avec l'autre qui est appelé avec nous. Cela fonde notre unité, qui est plus grande que nos idées et nos interprétations du charisme.

Mais il y a une deuxième raison, qui (comme la première, dans sa signification) est encore valable aujourd'hui, alors que don Giussani n'est plus parmi nous. La deuxième raison est qu'il y a (il y avait et il y a toujours) une autorité. Comme je viens de le dire, cela était valable hier, aujourd'hui et toujours. Il s'agit de reconnaître quelqu'un qui nous est donné, qui facilite notre parcours et rend intéressant le fait de suivre. Cette autorité nous conduit à suivre ce qu'elle suit. Le facteur qui nous permet de vérifier l'unité n'est pas l'amitié entre nous ou l'attachement que nous avons pour l'autorité en tant que personne, mais combien nous apprenons à connaître et à aimer ce que l'autorité suit, comme Ratzinger nous l'a rappelé lors des obsèques de don Giussani : « Il est réellement devenu le père d'une multitude, [...] ayant guidé toutes ces personnes, non pas vers lui, mais vers le Christ » (A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 1189).

Le rôle de l'autorité est de délimiter et de montrer le chemin. Sans cela, il n'y a pas de chemin. Dans ce chemin, il y a ceux qui vont plus loin, il y a ceux qui prennent du retard et qu'il faut attendre. Si

quelqu'un va plus loin et avance plus rapidement, l'autorité doit le souligner pour aider tout le monde à reconnaître que le Mystère se communique de manière plus significative, pour le moment historique dans lequel nous sommes, pour le jugement par rapport au monde, à l'Église et à notre réalité, à travers certaines personnes, certaines présences, que nous devons tous suivre. C'est ainsi que le Mystère nous fait faire des pas.

Nous sommes alors aidés à comprendre les raisons et il nous est donc plus facile de suivre. C'est ce que l'autorité doit faire : nous aider à avoir les bonnes raisons pour suivre les circonstances auxquelles Dieu nous demande d'obéir. Sinon, si nous n'avons pas les bonnes raisons, si nous ne reconnaissons pas l'intérêt de suivre, nous suivrions comme des mules qu'il faut traîner de force, mais cela ne serait pas vraiment suivre.

On ne peut faire l'expérience de la liberté et de la plénitude dans la diversité que parce que l'on est unis à la racine : cette communion est fondée sur le fait que nous avons été choisis et rassemblés par un Autre pour une mission dans le monde. Si nous perdons cela de vue, même la personne qui a été choisie avec nous deviendra progressivement un ennemi, parce qu'elle est un obstacle à la réalisation de notre projet.

Giussani a dit : « C'est l'unité ecclésiale qui est susceptible d'opérer ce changement dans le monde ; l'intelligence, la capacité à se servir d'une culture, les progrès de l'esprit n'y peuvent rien » (L. Giussani, *Le mouvement Communion et Libération. Entretiens avec Robi Ronza*, Fayard, Paris 1988, p. 79 note 2).

Si on ne renvoie pas constamment au fait que nous sommes ensemble sur un chemin guidé, l'affirmation de la pluriformité devient un alibi pour faire ce qu'on veut et entraîner les autres dans nos divagations intellectuelles, aussi fascinantes qu'elles puissent paraître. Il ne peut pas y avoir d'« âmes différentes » dans notre mouvement (ce qui serait une manière élégante de dire des « courants divers »), car nous sommes une seule âme. Cette histoire d'« âmes différentes » est tout ce qu'il y a de plus abstrait par rapport à ce que nous sommes en train d'affirmer ; si c'était vrai, en invitant quelqu'un à vous suivre, vous l'éloigneriez de l'âme des autres, en particulier de celui qui est désigné comme guide. C'est exactement le principe du personnalisme.

Cassese. Le Pape nous recommande de « prendre soin de l'unité entre vous ». Je pense à ce que Jone nous a écrit : « Toute cette dernière période, Carras l'a vécue aussi avec une préoccupation et un désir ultime concernant l'unité du mouvement » (« Une douce compagnie », Lettre de Jone Echarri, 16 janvier 2024, francais.clonline.org). Le livre sur Andrea Aziani est également plein de recommandations sur le thème de l'unité de la part de don Giussani à Andrea et d'Andrea à ses amis, d'abord à Sienna et ensuite au Pérou. Tu as dit tout à l'heure que l'unité est un don, mais qu'il faut une initiative de notre part pour l'accepter. Il y a beaucoup de questions à ce sujet. Comment en prendre soin, si ce n'est pas quelque chose que nous faisons mais que nous découvrons entre nous ? Si l'unité est un don, quelle initiative devons-nous prendre ? Que signifie prendre soin de l'unité entre nous ?

Prosperi. Tout d'abord, nous devons comprendre pourquoi il est si important de se concentrer sur ce point. À cet égard, le Pape nous dit que c'est l'unité entre nous qui est la véritable gardienne de la fécondité du charisme : « Elle seule, en suivant les pasteurs de l'Église, pourra être dépositaire dans le temps de la fécondité du charisme que l'Esprit Saint a donné à don Giussani ». Dépositaire de la fécondité, « elle seule » ! Cela signifie que ce n'est pas tant le fait d'avoir la bonne interprétation qui garantira la fécondité du charisme, mais c'est l'unité. Cela peut sembler paradoxal, car c'est quelque chose qui de toute façon ne dépend pas de nous (nous le comprenons bien). Alors, quel est notre rôle ? Je ne sais pas si nous nous rendons compte non seulement de l'importance, mais de la beauté de cette affirmation, que Giussani a d'ailleurs soulignée à plusieurs reprises, peut-être en des termes différents. Je parle de « beauté » parce que l'unité, la tension vers l'unité, est toujours possible, elle est toujours accessible, même dans la pire des situations où l'on sent la menace de la division, voire

la douleur des divisions qui se produisent. Je veux dire que cette phrase du Pape nous libère de la stérilité de certaines positions ou de certains affrontements dialectiques.

Écoutez ce que don Giussani a dit lors des exercices d'été des *Memores Domini* de 1991 à Corvara : « Le Christ n'appelle jamais quelqu'un seul. Il l'appelle toujours dans un contexte. Si l'on ne reconnaît pas ce contexte, on impose soi-même aux autres [...]. Bref, l'amour pour l'unité est la chose la plus grande et la plus difficile ; c'est le plus grand miracle d'une nouvelle personnalité. Sans cet amour pour l'unité, il n'y a pas de miracle. [...] L'unité, embrasser l'unité, c'est la première caractéristique, le symptôme fondamental du miracle que le Christ est entré en moi. [Au contraire], le premier signe que le Christ est [seulement] formellement en moi et qu'objectivement j'impose moi-même, c'est le renoncement à l'unité, [...] le fait de ne pas obéir et de ne pas suivre [...]. Je déclare suivre Paul, suivre Apollos, suivre Céphas, suivre tel ou tel autre. Non ! Je suis le Christ même si, à l'origine, le Christ a utilisé Paul, Céphas, Apollos. [...] Le miracle suprême est l'unité que je reconnais, accepte, souffre et aime avec ceux qu'il a placés à mes côtés » (« Passiamo all'altra riva », Exercices d'été de l'Association *Memores Domini*, Corvara, 27 juillet-1er août 1991, *pro manuscripto*, p. 63-64).

L'indication du Pape est très précise : ce qui favorise la continuité du charisme, ce n'est pas l'interprétation la plus juste, la dialectique qui peut s'établir entre nous sur les nuances du charisme, mais l'unité. J'insiste sur ce point précisément parce que j'ai reçu plusieurs fois, directement ou indirectement, des questions ou des plaintes sur le fait que qu'on ne cesse de parler d'unité. Peut-être parce que nous n'avons pas encore vraiment compris ce qui est en jeu.

Écoutez à nouveau ce que dit don Giussani dans le livre interview avec Robi Ronza, en jugeant l'un des passages les plus dramatiques de notre histoire (et pas seulement la nôtre), la crise de soixante-huit, lorsque les divisions sont devenues manifestes : « Ce qui porta d'abord un coup à cette expérience, alors qu'elle avait débuté depuis plusieurs années, ce fut la réapparition d'une conception de l'Église différente de celle que nous avons traditionnellement : les catégories de l'unité et de l'autorité y étaient comprises, à mon avis, de façon approximative et floue. [...] Pour moi et pour d'autres, le salut de l'homme et du monde réside dans le Christ et l'Église dont l'unité des croyants (entre eux et avec l'autorité) est expression suprême et signe dans l'histoire. Il faut donc – ainsi que nous le disions – préserver, avant tout, et en toute situation, cette unité avec l'autorité et entre nous » (Cf. L. Giussani, *Le mouvement Communion Libération*, *op. cit.*, p. 58-60).

Cette insistance sur l'unité n'est pas vraie seulement parce qu'elle se trouve dans l'Évangile ou parce que Giussani en parle. Elle est vraie avant tout sur le plan existentiel, et d'ailleurs, on en fait continuellement l'expérience ! Chacun de nous peut en attester, en pensant à sa propre vie et à celle des autres. Pensons à nos propres familles, pour être concrets : il est évident que lorsqu'il n'y a pas d'unité, on se sent mal et les difficultés les plus insignifiantes deviennent des montagnes insurmontables. Excusez-moi, mais si vous êtes dans une famille où il y a une division, où il y a ceux qui donnent plus raison à la mère et ceux qui donnent plus raison au père, où tout le monde est divisé, est-ce que cela vous rend plus sûrs ? Est-ce que cela vous rend plus sereins ? Est-ce que cela vous rend plus heureux de vivre ? Est-ce que cela vous rend plus ouverts à l'espoir pour l'avenir ? Non, on est plus intimidé, plus hésitant, plus souffrant : cela paralyse ! On grandit plus confus ! Ce n'est que de l'expérience d'une unité vécue que jaillit une humanité sûre.

Comme je l'évoquais, l'unité est un don qui exige une initiative de la part de ceux qui la reçoivent, c'est-à-dire ce « soin » dont parle le Pape. Se limiter à dire que c'est un don, sans impliquer notre liberté, sans exiger notre initiative, c'est soutenir, de fait, un désengagement. Le don est alors gaspillé, il ne porte pas de fruits. Sur le fait de « prendre soin de l'unité », don Giussani, est très clair de ce point de vue : « L'image d'une puissance qui entraîne automatiquement l'homme sans son initiative de liberté est contraire à l'idée du Dieu chrétien : en effet, aucun geste fait par d'autres ne peut remplacer notre geste libre » (L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Bur, Milan 2007, p. 119).

Quelle est l'initiative qui nous est demandée ? Suivre. Nous y reviendrons plus tard, mais je tiens à anticiper un aspect.

Quel lien y a-t-il entre le thème de l'unité et la mise en garde contre le personalisme ? C'est précisément le point central. Le personalisme naît du fait que nous nous considérons comme le terme ultime, que nous nous estimons indispensables pour que les personnes qui nous suivent puissent continuer à grandir dans la foi et l'affection pour le Christ. Nous considérons donc qu'il est plus important qu'ils suivent telle personne plutôt que d'être en communion avec le corps de la compagnie, avec ce que Giussani appelle une « compagnie guidée vers le destin ». Nous trompons ceux qui nous suivent si nous leur inspirons ce soupçon. Giussani affirme : « L'amour pour l'unité, y compris visible et sensible, est le critère pour voir si l'on aime l'Idéal plus que sa propre vision, plus qu'une situation dans la communauté, plus que soi-même. La personne doit aussi accepter de mourir pour l'unité » (L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 53). Je lis ce passage pour vous donner une idée de l'importance qu'avait pour lui le « soin » de notre unité.

Cassese. Quels sont les mises en garde qui nous sont adressées ? Pourquoi le pape écrit-il qu'« il est nécessaire d'aller au-delà des interprétations personnelles, malheureusement encore présentes » ? Pourquoi insiste-t-il sur des choses qu'il a déjà dites ?

Dans les contributions reçues, on peut lire : « Face à cette lettre, ainsi qu'aux interventions précédentes du Dicastère ou aux tiennes, je vois de nombreuses personnes qui ne comprennent pas ce à quoi on se réfère ou qui ne veulent pas aborder le problème de front. C'est peut-être l'occasion de clarifier ces avertissements qui nous sont lancés depuis quelques années. Il ne s'agit pas tant de citer des noms, j'espère que tout le monde se sent interpellé par ces paroles car elles concernent tout le monde, personne n'est exclu. Mais cela vaut la peine de nous redire, peut-être de manière plus explicite, quelles sont les erreurs que nous avons commises ces dernières années et qui sont encore présentes parmi nous. Où avons-nous vu cela ? ».

Nous nous souvenons tous de la question de la doctrine de la succession, évoquée dans la lettre du Dicastère de juin 2022. Il y a eu ensuite l'invitation à dépasser la réduction de l'expérience aux seuls facteurs subjectifs. Sur ce point, il me semble que des pas de clarté ont été faits lors de la journée de début d'année. Pourquoi le Pape insiste-t-il maintenant sur ce qu'il a déjà dit ? Une personne demande : « Comment pouvons-nous nous aider mutuellement pour que cela n'arrive pas à chacun d'entre nous, qu'est-ce qui peut faire que nous ne tombions pas dans cette erreur ? ».

Prosperi. On peut toujours tomber dans l'erreur, le problème c'est de se relever, on le sait bien. Je vous dis comment j'ai perçu cette mise en garde. Grâce à la paternité avec laquelle le Pape nous accompagne, nous pouvons affronter ces corrections non seulement sans crainte, mais je dirais avec le désir de les comprendre toujours mieux. C'est vrai, ce n'est pas la première fois que ces choses nous sont dites.

Le risque de personalisme (des factions, des petits chefs, etc.) était déjà une préoccupation fondamentale de don Giussani en premier lieu, ce n'est certainement pas un problème que le Pape a imaginé.

Essayons de considérer ces avertissements pour ce qu'ils sont, en reconnaissant que nous sommes sur le bon chemin et que notre mission consiste à prendre soin de l'unité. Dans ce contexte, le Pape dit que les malentendus persistent. Or, ajouterai-je, ces malentendus sont parfois soutenus par des personnes qui ont ou qui ont eu une responsabilité plus ou moins formelle dans notre compagnie. Je le dis parce que j'espère provoquer chez chacun une responsabilité renouvelée dans la construction de l'œuvre commune.

Combien de fois ai-je entendu comme objection : « Mais moi, ces dernières années, j'ai fait une expérience, j'ai grandi » Bien sûr ! Personne ne le remet en cause. « Où seraient ces malentendus ? Alors, ai-je eu tort de suivre ? » Nous parlons ici du présent, de l'instant présent.

J'essaie donc d'identifier les points que je vois et qui sont à l'origine de ces mises en garde.

Un premier point concerne l'affirmation selon laquelle « l'unité n'est pas le plus important ». On ne peut pas nier que, ces derniers temps, certains d'entre nous ont continué et continuent d'insister sur le fait que l'unité n'est pas le plus important, parce que, disent-ils, « il y a quelque chose qui vient avant, il y a quelque chose de plus important ». C'est un refrain que nous avons entendu à maintes reprises. Nous ne pouvons pas penser que nos amis de bonne foi, qui ne cessent d'entendre cette affirmation, ne ressentent pas un malaise à la lecture de la lettre du Pape, s'ils ont de l'estime pour ceux qui leur inculquent ces idées. C'est précisément à ce niveau que se joue notre responsabilité, pour ceux qui ont une responsabilité dans le mouvement.

Si l'unité n'est pas aimée, elle ne se réalise pas, elle ne devient pas histoire, critère de notre vie et de notre témoignage dans le monde. Par conséquent, si ce « quelque chose qui vient avant » (qui est fondamental, car sans le Christ il n'y a pas d'unité) ne se réalise pas comme unité entre nous, s'il ne se traduit pas par le fait de suivre responsablement un point ultime, cela reste quelque chose d'abstrait.

Un deuxième point concerne la relation entre l'autorité et l'autorité morale (qui renvoie à la question du maître). Le Pape rappelle qu'il faut suivre celui qui guide. Cela peut sembler évident. Pourtant, dans l'expérience quotidienne (je ne parle pas seulement du guide ultime) combien de fois risquons-nous de tout réduire et d'affirmer : « C'est moi qui reconnais qui fait autorité dans ma vie ». Cela n'est pas mal en soi. Il n'y a rien de mal à une telle déclaration en soi, naturellement je peux reconnaître qui joue un rôle d'autorité pour moi. Le problème n'est pas là, mais il surgit lorsque tout se réduit à cela et qu'un autre refrain commence à résonner, qui a des implications importantes pour le chemin de réflexion que l'Église est en train d'emprunter sur la nature et la gouvernance des mouvements ecclésiaux. Nous pourrions résumer la conception qui a été corrigée de la manière suivante : « Le guide dans une réalité charismatique est le maître, et chacun reconnaît son maître ». Ce sont des affirmations que l'on continue à entendre : « Mais pourquoi le Pape dit-il qu'il faut suivre celui qui guide, alors que je reconnais personnellement celui qui fait autorité dans ma vie, là où le charisme vibre le plus », ou d'autres idées de ce genre. C'est de cela que parle le Pape. Ce ne sont pas des élucubrations, parce que ce sont des affirmations qu'il m'est personnellement arrivé d'entendre et que beaucoup d'autres ont entendues.

Cette façon de penser utilise le thème de l'autorité morale en opposition à l'autorité, éliminant finalement la différence entre l'une et l'autre, qui fait pourtant partie de l'enseignement de don Giussani, et éludant l'*objectivité* de la relation avec l'autorité, de la méthode qui consiste à suivre. Je vous propose quelques citations de don Giussani qui sont très claires à cet égard.

On demande à don Giussani : « Quel est le rapport entre l'autorité charismatique et l'autorité morale personnelle ? ».

Réponse : « Pour faire simple, l'autorité du charisme est celle que l'Église reconnaît. L'Église reconnaît le responsable au sein d'un charisme. L'autorité morale personnelle est donnée par la participation que l'on vit vis-à-vis de la personne qui détient l'autorité » (L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, Bur, Milan 2020, p. 249).

Celui qui vit la participation à l'autorité aide tout le monde à suivre cordialement l'autorité. Giussani parle de participation : tu dois être le premier à suivre, parce que si tu suis, tu fais autorité. Il ne suffit pas de dire : « Il faut suivre », car il est nécessaire de s'impliquer, de participer à ce que l'on invite à suivre. Il peut s'agir, et même il doit s'agir d'une participation adulte, donc également dialectique, si nécessaire, mais toujours en suivant. Il ne suffit pas de dire : « Je reconnais qu'il y a un responsable désigné », et d'être ensuite les premiers à ne pas suivre. Que verront ceux qui me suivent, au-delà de l'appel verbal à suivre ? Giussani observe : « Si on se limite à une obéissance passive, ce n'est pas une vraie obéissance. Il est nécessaire que l'obéissance implique l'adhésion de tout l'être, avec toutes ses capacités de vie » (L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 169).

Cassese. Tu as introduit le thème de l'obéissance. Dans la partie finale de la lettre, le Saint-Père écrit : « Dans cette période décisive pour votre histoire après la mort de votre fondateur, j'invite tous les membres du mouvement à poursuivre le chemin entrepris, sous la direction de l'Église, et à collaborer

de manière disponible et loyale avec celui qui est appelé à guider le mouvement. Seule cette obéissance, continuellement redécouverte et alimentée, pourra garantir une expérience de vie chrétienne toujours plus riche parmi vous et le renouvellement de votre présence dans le monde, pour le bien de toute l'Église ».

Peux-tu nous aider à mieux comprendre le lien entre la préservation de l'unité et l'obéissance ? Pourquoi est-il raisonnable de suivre et en quoi n'est-ce pas une aliénation ? Pourquoi l'obéissance n'est-elle pas une limitation qui étouffe notre liberté ?

Prosperi. Nous venons d'entendre que, pour don Giussani, l'obéissance consiste à s'identifier avec les raisons données par un autre. Il me semble clair que cela ne signifie pas imposer une ligne directrice. La confrontation et le dialogue se font toujours entre des personnes qui mettent en jeu leur liberté. Si la liberté s'attache, et c'est ce qui s'est passé sinon nous ne serions pas là, on ne peut que vouloir s'identifier à ceux que l'on nous demande de suivre. Il s'agit de s'identifier jusqu'à ce niveau-là ; ce sont les mots de don Giussani à la Fraternité : « C'est exactement la grande règle : "obéissant jusqu'à la mort", jusqu'à la mort de sa propre manière de penser, de sentir ; le contraire de "faire ce que je veux", la grande règle du monde » (L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, Bur, Milan 2019, p. 129).

À une autre occasion, toujours lors des exercices spirituels de la Fraternité, il ajoutait : « C'est pourquoi la mention de l'obéissance marque l'un des points essentiels pour adhérer à notre compagnie. Pour être des hommes chrétiens et pour être sauvés, il n'est pas nécessaire de faire partie de notre compagnie ; mais il est nécessaire d'avoir certaines caractéristiques pour faire partie de notre compagnie. L'élément fondamental, pour un changement de cœur dans le sens que j'ai mentionné ce matin, est l'obéissance, l'obéissance au flux commun et guidé. Je dis toujours au "Groupe Adulte" que la règle est une compagnie guidée vers le destin » (L. Giussani, *Una strana compagnia*, Bur, Milan 2017, p. 48-49).

Mais que se passe-t-il parfois ? On dit : « J'obéis », en voulant plutôt dire : « Je ne suis pas contre ». S'identifier sans réserve, c'est autre chose. Jone m'a raconté la fois où elle et Carras sont venus en Italie pour créer le Centre international de Rome, en obéissant à une demande du mouvement par l'intermédiaire de don Giussani. Jone m'a raconté que lorsqu'ils ont débarqué à Rome, ils se sont dit : « Aujourd'hui, nous avons brûlé nos vaisseaux ! ». Mais quand est-ce que cela est raisonnable, et non une aliénation ou un renoncement à soi-même ? Cela n'est possible que si l'on est sûr du chemin. En revanche, s'il y a un doute sous-jacent sur le chemin emprunté, c'est impossible ! C'est impossible d'un point de vue de l'affection, quels que soient les efforts que l'on déploie. Réfléchissons si ce n'est pas le cas, même dans les petites choses. À mon avis, c'est la grande question qui nous concerne tous, non seulement aujourd'hui, mais toujours. C'est l'un des problèmes auxquels nous sommes confrontés. S'identifier sans réserve, c'est ce que Jésus demande au jeune homme riche : « Es-tu prêt à tout laisser derrière toi ? ».

Nous avons déjà répondu en partie à ce sujet à l'occasion de la Journée de début d'année. Je veux maintenant ajouter un élément à la lumière du chemin que nous avons fait et de la lettre que le Pape nous a écrite. S'identifier sans réserve n'est raisonnable que si l'on reste entre deux garde-fous (comme nous l'avons appris depuis le début de notre histoire) : d'une part, le cœur, c'est-à-dire l'expérience et la vérification personnelles. D'autre part, simultanément (c'est bien un « et... et »), la reconnaissance objective de l'Église (la lettre du Pape est l'expression de cette reconnaissance objective).

C'est à cause d'une correspondance expérimentée avec notre cœur que nous sommes liés à l'événement du Christ. Nous ne serions pas ici si quelque chose ne nous avait pas touchés assez profondément dans notre humanité pour dire, comme saint Pierre, dans ces moments où notre mesure est dépassée par une mesure plus grande : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ». Comme nous le répétons depuis toujours, faire appel au cœur ne signifie pas affirmer notre propre mesure, mais l'expérience qui motive notre confiance, notre ouverture à suivre.

Giussani, dans l'article inédit qui vient d'être publié intégralement sur le site francais.clonline.org, dit : « L'unité des croyants est le visage contingent, voire banal, de cette présence divine. Et de même qu'à l'époque sont devenus chrétiens et ont changé ceux qui L'ont suivi, de même aujourd'hui devient chrétien et se change, se change en tant qu'homme, celui qui suit cette unité, celui auquel le Christ a donné un signe d'objectivité absolue, qui est l'évêque de Rome, le chef de la communauté de Rome ; parce que tout, tout converge vers cela » ; un peu plus loin dans le texte, il aborde le thème du « magistère, qui est une réalité objective, infaillible, parce que le dernier mot n'est pas dans mon interprétation, le dernier mot est extérieur à moi, ce qui est une valeur implicite du christianisme : la valeur ultime, la vérité est une réalité extérieure à moi » (« Le christianisme comme événement aujourd'hui », conférence de Luigi Giussani organisée par l'Association Charles Péguy et le Centre Culturel San Carlo, Milan, 28 octobre 1992, p. 5, 8, francais.clonline.org).

La question du cœur va de pair avec l'objectivité, précisément parce qu'il s'agit d'un « *et...et* », où le cœur est vraiment mis en valeur dans la rencontre avec le visage et la parole du Christ qui nous rejoint maintenant, qui nous montre le chemin maintenant. Il ne s'agit pas d'étouffer la liberté, bien au contraire !

À ce sujet, je cite encore don Giussani : « Je voudrais vous demander humblement et fraternellement de suivre le mouvement avec fidélité ; en tout, si possible. Nous ne nous repentirons jamais de cette obéissance, d'autant plus que dans les aspects contingents, ou dans les aspects plus facilement discutables, où les opinions peuvent plus facilement diverger, s'en tenir à l'unité de la compagnie fait toujours ressortir, tôt ou tard, la vérité qui était contenue dans notre opinion, et qui est reconnue. Quoi qu'il en soit, l'insistance sur le fait de suivre les directives du mouvement, dans tous les domaines et à tous les niveaux, laisse intact ce que nous avons souligné hier – si Dieu le laisse intact ! – elle laisse intacte votre liberté » (L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, op. cit., p. 78-79).

Cassese. En conclusion, nous avons été frappés par le fait que, dans sa lettre, le Pape recommande à toi et à tous les membres du mouvement de prendre soin de l'unité et il t'encourage, avec tes collaborateurs. Voilà, dans ces paroles, nous aussi nous sentons appelés, nous aussi nous sentons et nous voulons exercer cette responsabilité. Comment trouver un nouvel élan dans notre responsabilité ?

Proserpi. Ta remarque est juste : à chaque fois qu'il se réfère à moi, il ajoute une référence à vous. Quand on est appelé, on est aussi responsabilisé. C'est une responsabilité – la mienne, la vôtre et celle de tous nos amis du mouvement – vis-à-vis de toute l'Église.

Cette question me donne l'occasion de souligner une dernière recommandation dans les paroles du Pape et un point de conscience qui doit de plus en plus mûrir dans notre expérience. Je pense notamment au fait de guider dans la communion

Que signifie guider dans la communion ? Dans notre ADN, l'unité est possible, comme nous l'avons dit, en suivant une autorité, qui pour nous a toujours été un guide personnel : il y a une personne qui dirige, on suit quelqu'un. Quel est le rapport avec le fait de guider dans la communion ? En d'autres termes, que signifie le fait qu'un guide est à la fois personnel et communautaire ? Comment l'un ne lèse pas l'autre ? S'il y a une personne qui guide, en dernière instance on suit une personne. Nous l'avons dit à maintes reprises. La question est de savoir si cette personne exprime elle-même ou si elle est l'expression d'une communion. Si nous regardons le chemin parcouru cette année, toutes les étapes les plus significatives, jusqu'à la mise-au-point des contenus des exercices de la Fraternité, des vacances d'été, de l'Assemblée Internationale des Responsables et de la Journée de début d'année, ont été le fruit du jugement sur l'expérience vécue par notre compagnie, c'est-à-dire par notre communion. Le guide lui-même doit refléter la communion comme un point à suivre. Soit l'expression de l'autorité est « dialoguée », soit elle est autoritaire. C'est vrai depuis le début de l'histoire de l'Église : Jésus lui-même a inauguré cette méthode.

À cet égard, permettez-moi une autre citation du récent texte inédit de Giussani : « Mais cette identification était déjà visible aux temps du Christ lui-même. Comme Il ne pouvait pas aller partout, il envoyait les siens deux par deux dans les villages qui Le demandaient ; et ceux-ci revenaient enthousiastes en disant : “Maître, ce que tu accomplis, nous l’avons accompli nous aussi ; les miracles que tu accomplis, nous les avons accomplis nous aussi. Les gens nous écoutent nous aussi” (Cf. *Mc* 6, 7-13). Dans le village où allaient ses deux disciples se produisait le même phénomène que celui qui se produisait là où Lui se trouvait. Dans le village où allaient ses deux disciples, comment le Christ était-il présent ? À travers les deux qu’il avait envoyés. La méthode que le Christ a utilisée pour continuer sa présence parmi nous, la méthode qu’il a utilisée était déjà à l’œuvre de son vivant. À travers la présence de ceux qui croient en lui, il est présent, au sens littéral du terme. Par conséquent, le christianisme comme événement est Dieu fait homme et présent dans l’histoire à l’intérieur [...] de l’unité de ceux qui croient en Lui » (« Le christianisme comme événement aujourd’hui », *op. cit.*, p. 4, francais.clonline.org).

Comment puis-je être sûr qu’en suivant cette compagnie guidée, je suis dans la vérité ? Comme je l’ai déjà mentionné, une caractéristique qui montre qu’une réalité ecclésiale est guidée dans la communion est le fait d’être reconnue objectivement, et pas seulement subjectivement. Il y a ma reconnaissance personnelle, par la vérification de mon expérience, et il y a la reconnaissance objective de l’Église. Cela nous permet de savoir que le chemin est vrai.

Je voudrais conclure en reprenant le premier passage de la lettre. Je n’ai pas voulu éviter d’entrer également dans le détail des passages, en répondant aux nombreuses préoccupations qui ont été exprimées à juste titre, et qui sont le signe que nous voulons comprendre, que nous voulons être toujours plus sûrs et joyeux dans le chemin que nous prenons, en raison aussi de la mission qui nous est confiée. Le passage d’ouverture est le premier motif de gratitude, du moins tel que je l’ai vécu : « Je remercie le Seigneur pour la vitalité que le mouvement ne cesse de démontrer dans son action d’évangélisation et de charité envers les hommes et les femmes de notre temps ». Le Pape nous communique qu’il est reconnaissant au Seigneur parce que le mouvement continue à être lui-même, il l’est même toujours plus ; en effet, l’action d’évangélisation (mission) et la charité sont l’expression des dimensions de l’expérience chrétienne telles que Giussani les a décrites (culture, charité, mission). Le Pape nous appelle à l’unité non seulement comme une question interne au mouvement, mais comme une valeur pour toute l’Église, en nous recommandant de prendre conscience de la grande mission que nous avons à accomplir pour toute l’Église et pour le monde entier. C’est une grande chose. Ce n’est qu’en élargissant ainsi notre horizon que nous pourrions dépasser les personnalismes et guérir les blessures qui affectent encore parfois les relations dans nos communautés. L’élan de la mission, du don de nous-mêmes en réponse à l’appel que nous avons reçu, nous aide à nous identifier à don Giussani lorsqu’il a gravi les marches du lycée Berchet, le cœur rempli et débordant, en inaugurant la grande aventure dont nous faisons partie et pour laquelle nous sommes ici ce soir.

J’espère avoir contribué un peu à clarifier le contenu et la valeur de la lettre du Pape. Nous sommes tous responsables ici, c’est pourquoi j’ai osé vous convoquer. Je vous demande donc de l’utiliser pour aider nos amis dans le pas que toutes nos communautés sont appelées à faire.

Cassese. Prions ensemble.

Gloria
Veni Sancte Spiritus